

MARTIN MANUEL

Dégustation

Il était presque quinze heures et Michel Buccin était au bord de l'hypoglycémie.

Avant d'aller au travail, il avait pourtant avalé un solide petit déjeuner composé de cinq toasts beurrés et de deux œufs sur le plat, le tout arrosé d'un verre de jus d'orange frais et d'une grande tasse de thé fumé. Il avait également pris soin d'apporter une barre chocolatée qu'il avait mangée avec une gourmandise d'écolier vers dix heures et quart, pendant que les autres faisaient la queue devant la machine à café. Mais cette rencontre annuelle avec les investisseurs s'était éternisée, et puisque personne ne semblait disposé à trouver un compromis, on avait laissé passer l'heure du déjeuner, l'air de rien, et on avait continué les tractations.

Il était un peu plus de quinze heures trente quand ils s'entendirent enfin. L'estomac de Michel Buccin avait cessé de lancer ces longs gargouillements qu'il avait eu une peine infinie à dissimuler aux administrateurs qui étaient assis à sa droite, mais une grande barre de douleur s'étirait maintenant dans tout son bas-ventre – et quand il se leva de sa chaise, son corps lui sembla à ce point fébrile, qu'il crut qu'il allait simplement s'évanouir. Il resta là quelques secondes, immobile, à regarder des nuées de corps flottants s'agiter devant ses yeux, et quand il retrouva enfin ses esprits, il songea qu'il allait vraiment finir sa journée à l'hôpital, s'il n'avalait pas quelque chose sur-le-champ.

Après les salutations d'usage, ses collègues filèrent par la porte du bâtiment C, dans l'intention sans doute d'aller manger une pizza chez Alberto, comme ils en avaient parfois l'habitude. Mais dans l'état où il se trouvait, Michel Buccin savait qu'il n'aurait ni la patience ni la force d'attendre que sa Margherita ou sa Regina lève lentement au fond d'un four à pain ; c'est pourquoi il rejoignit en courant le bâtiment B, pour sortir directement rue Bichat.

*

Il y avait un monde fou sur les trottoirs. Le soleil puissant était une vraie invitation à flâner au grand air ; mais à cet instant, Michel Buccin était incapable de profiter de ce bel avant-goût de l'été. Il avait les deux bras noués autour du ventre, pour essayer de calmer la douleur, et il se frayait désespérément un chemin à travers la foule, dans l'espoir de gagner au plus vite la supérette qui se trouvait au coin de la rue de Charonton.

Pendant la deuxième moitié de la réunion, alors que son attention s'était lentement détachée des débats et que la sensation de faim s'était enracinée dans son corps, il avait pensé à des sardines — des sardines en conserve. Il n'en mangeait jamais à la maison, Stéphanie détestait les conserves. Quand elle lui faisait des sardines ou des maquereaux à déjeuner, ils venaient de chez le poissonnier, et elle prenait un soin particulier à les saisir quelques secondes à peine de chaque côté sur le barbecue électrique qui trônait sur le balcon, pour que leur chair garde son fondant. Mais depuis l'heure de midi, que ça plaise à sa femme ou pas, Michel Buccin pensait simplement à des sardines en conserve — des sardines aromati-

sées au citron ou à l'huile d'olive dont il aurait pu se faire un festin rien qu'en les accompagnant d'un morceau de pain frais.

Pendant les trente dernières minutes, il n'avait plus pensé qu'à elles. La faim avait imprimé leur image en grand dans sa tête, et pendant que le vice-président détaillait leurs objectifs pour l'année à venir, il les avait vues nager dans leur saumure, leur peau brillante oscillant entre le bleu océan, le gris argent et le noir profond. Il s'était même vu soulever délicatement l'opercule métallique, pour ne pas tacher ses vêtements, et transpercer leurs corps alignés des quatre pointes de sa fourchette.

En approchant de la supérette, il essaya de se concentrer sur les différents gestes qui le séparaient de son repas. Il voulait être aussi efficace que possible, pour pouvoir calmer rapidement cette gueule ouverte qu'était devenue son estomac. Il se lâcha un instant le ventre pour sortir son portefeuille et préparer sa monnaie. Avec une baguette ou un sachet de pain de mie, il n'en aurait pas pour plus de trois ou quatre euros. Il sortit un billet de cinq et rangea son portefeuille dans la poche arrière de son pantalon. Il lui restait quelques dizaines de mètres à parcourir.

Il maugréa encore une fois contre tous ces piétons qui lui arrivaient dessus comme une charge de cavalerie. Il était obligé de zigzaguer, pour éviter une collision frontale. Et quand une femme qui poussait un landau lui roula négligemment sur le pied, il essaya de garder son calme – tout incident risquant de différer encore un peu plus le moment de son déjeuner.

En arrivant devant les portes automatiques, il eut la désagréable surprise d'apercevoir une feuille A4, scotchée sur la devanture. Elle disait : « Je reviens dans cinq minutes. » Il

resta là plusieurs secondes, l'air stupide, comme s'il refusait d'y croire. Il regarda d'un côté et de l'autre, dans l'espoir de voir le vendeur arriver en courant, avant de s'excuser de l'avoir fait attendre. Mais personne ne semblait pressé d'ouvrir la porte, et de l'inviter à parcourir ces rayons surchargés dont il apercevait la silhouette à travers les vitres.

Tout le projet qu'il avait échafaudé s'effondra. La foule continuait de défiler devant lui, et l'espace d'un instant, Michel Buccin crut qu'il allait défaillir, qu'il allait tomber là, sur le trottoir, devant les portes closes du Carrefour Market. Mais un vieillard le heurta avec sa canne, et il revint à lui.

Il n'avait jamais pris conscience à ce point de l'existence de son estomac. C'était comme une grosse boule à l'intérieur de son ventre, mais une boule qui prenait d'autant plus de place qu'elle était vide, écrasant tous ses autres organes sur les côtés. Il pensa à ses collègues, assis à la table du restaurant. Ils venaient sans doute de passer leur commande, les pizzas seraient prêtes dans une petite dizaine de minutes – et subitement il regretta de ne pas les avoir suivis.

*

Dans un sursaut de désespoir, il se remit en marche. Il connaissait l'existence d'une petite épicerie turque, un peu plus loin sur le trottoir d'en face. Il serait sûrement là-bas avant que le gérant de la supérette soit de retour – et avant que ses collègues aient été servis. On trouverait bien une boîte de sardines à lui vendre.

Il traversa la rue sans se méfier des véhicules qui la descendaient à toute allure. Il y avait plus de passants encore de l'autre côté, massés le long de cette ribambelle de magasins de

gadgets et de discount vestimentaire qui s'étirait jusqu'au boulevard Michelet. Ils trimballaient des sacs énormes, remplis de marchandises dégriffées — ce qui demandait encore plus d'adresse de sa part pour se faufiler entre eux. Il manqua percuter une jeune étudiante qui mangeait un kebab qui lui parut gigantesque, et en se déportant pour l'éviter il bouscula un homme bedonnant qui portait un carton tout abîmé. Ce dernier échappa des mains de son propriétaire et il s'écrasa lourdement sur le sol. Michel Buccin s'excusa, il se baissa pour attraper le paquet et il le lança d'un geste maladroit dans les bras du cinquantenaire qui lui faisait face, et qui le regardait avec des yeux ronds. Un instant, il crut que le type lui avait donné un grand coup poing dans le ventre, pour se venger de sa maladresse, mais il se souvint que c'était la faim qui le tan-nait. Le sang lui battait les tempes — il n'était pas loin de s'éva-nouir.

L'épicerie était cinquante mètres plus loin. Il se mit à cou-
rir, les mains appuyées fortement sur le ventre. Il transpirait
abondamment, plus peut-être du fait de la fièvre impatiente
qui le chauffait, que des premiers rayons de soleil du mois de
mai.

Il s'engouffra dans l'étroite boutique. Un ventilateur
soufflait de l'air tiède au-dessus du comptoir, derrière lequel
se tenait un homme d'une trentaine d'années, les yeux rivés
sur un *smartphone*.

Michel Buccin chercha le rayon des conserves du regard,
et il s'y précipita dès qu'il l'aperçut, trois enjambées plus loin.
C'était une vraie caverne d'Ali Baba. S'entassaient là, sans lo-
gique immédiatement apparente, des boîtes de petits pois, de
haricots verts, de lentilles, de raviolis, de cassoulet — mais
rien qui ressemblât de près ou de loin à des sardines. Il s'y re-

prit à deux fois, passant en revue ces innombrables étiquettes dont les couleurs criardes se confondaient devant lui. Il vit encore des conserves de tomates entières, du gratin dauphinois, des haricots rouges, du maïs, des artichauts, des asperges et des cœurs de palmier.

Il faisait sombre dans cette partie du magasin, mais il examina les boîtes jusqu'à la dernière. Ses oreilles bourdonnaient à présent, et son crâne lui parut soudain très lourd, et très chaud.

Finalement il se tourna vers le vendeur, et il lui annonça d'une voix d'agonisant :

« Vous n'avez pas de sardines. »

Et puis il se figea, la bouche à demi ouverte. Il sentit ses membres le picoter, comme quand il était sur le point de faire une crise d'épilepsie.

« Vous avez besoin d'aide ? »

Sans qu'il eût semblé avoir entendu la question, Michel Buccin se remit en branle, et il parcourut les quelques mètres qui le séparaient de la porte d'entrée avec une démarche saccadée de zombi.

Des sardines dansaient devant ses yeux, dégoulinantes de sauce tomate et de petits oignons.

Il descendit les marches et il resta sur le seuil une bonne minute, entre les étals de fruits et de légumes, jusqu'à ce qu'une femme obèse s'arrête à sa hauteur.

« Pardon Monsieur. »

Il se remit en marche, le ventre parcouru de longs spasmes de douleur. Il ne savait plus dans quelle direction aller. Sa tête tournait librement sur son cou, cherchant un autre commerce, une autre enseigne qui eût dissimulé dans ses profondeurs l'objet de sa convoitise. Dans son errance, il passa

devant une grande boulangerie à la devanture carmin ; mais il ne songea même pas qu'il eût pu y trouver la moitié du repas dont il rêvait.

Le monde avait presque disparu autour de lui. Il n'était plus guidé que par une sorte d'instinct animal, celui peut-être qui accable les mouettes sur les ports, quand les bateaux de pêche ont repris le large et qu'il n'y a plus une arête qui traîne sur la criée.

Le soleil était encore haut dans le ciel, mais c'était comme s'il errait là depuis des semaines, comme si sa vie entière s'épuisait dans cette quête à la fois impérieuse et impossible.

Il entra par hasard chez un marchand de chaussures, pour demander au responsable s'il connaissait un magasin d'alimentation dans les parages ; mais sa langue fourcha.

« Vous n'auriez pas des sardines ? »

Il n'était pas plus mal habillé qu'au début de sa journée, nonobstant les larges flaqes de sueur qui s'étaient sous ses bras et dans son dos ; mais il avait la mine hébétée d'un homme égaré depuis des semaines dans un pays dont il ne connaît pas la langue.

Il entra encore dans un PMU et puis dans une maison de la presse, mais il perdait progressivement ses idées, envahi tout entier par la faim.

Et puis sans même s'en rendre compte, il pénétra dans une épicerie fine qui se trouvait au bout du boulevard de la Victoire.

*

Une femme d'âge mûr se tenait derrière le comptoir. Elle le dévisagea malicieusement, derrière ses lunettes aux mon-

tures épaisses et colorées.

« Des sardines ? Au fond du magasin. »

Sur un immense présentoir, entre le rayon des miettes de crabe et de homard en conserve et celui des blocs de foie gras, s'épalaient des centaines de boîtes de sardines, délicatement empilées les unes sur les autres. Il y en avait de toutes les sortes : à la tapenade, aux épices orientales, aux algues, aux deux piments, à la sauce ravigote, aux olives de Nice, au citron confit et à la coriandre, au porto et aux aromates, à la truffe et au vin blanc. Michel Buccin les examina attentivement, passant de l'une à l'autre avec inquiétude, avant de revenir en arrière. Il se sentait incapable de choisir, il ne pensait pas qu'il pût y en avoir une telle variété.

La vendeuse apparut à sa droite.

« Je peux vous aider ? »

Devant le présentoir se tenait une petite tablette de bois peint sur laquelle on avait posé plusieurs boîtes de conserves, le couvercle ostensiblement ouvert, et sur un petit écriteau en carton on avait écrit : dégustation gratuite.

« Regardez. »

Des petites cuillères en plastique étaient à la disposition des clients, serrées dans un gobelet minuscule, afin qu'on puisse goûter les différentes variétés disponibles.

La vendeuse en attrapa une et elle la plongea dans la boîte qui se trouvait le plus à droite, avant de la tendre en souriant à Michel Buccin.

Celui-ci ne bougeait pas, les yeux rivés sur elle. Et comme il ne faisait pas un geste pour l'attraper, la femme la lui présenta directement devant la bouche.

« Coriandre et canneberge. »

Michel Buccin tira légèrement la langue, comme s'il allait

recevoir l'eucharistie, et les miettes de sardines tombèrent sur ses papilles anesthésiées par la faim, relançant immédiatement le processus de salivation.

Il ferma la bouche et déglutit en regardant la vendeuse avec un mélange de reconnaissance et de désarroi infini, comme s'il allait se mettre à pleurer.

Puis il leva la main en direction de la porte et il balbutia quelque chose qu'elle ne parvint pas à saisir. Elle lui lança néanmoins un sourire bienveillant en hochant doucement le menton, pour lui montrer que ça n'avait pas d'importance, que tout allait bien, qu'elle était là.

« Vous en voulez encore ? »

Il redevint brusquement immobile, le visage pétrifié.

La vendeuse jeta la cuillère qu'elle tenait dans un second gobelet, à destination des couverts utilisés, et elle en attrapa une nouvelle d'un rapide pincement du pouce et de l'index.

De grosses larmes roulaient à présent sur les joues de Michel Buccin.

La vendeuse lui lança un sourire plein de bonté, et en même temps qu'elle approchait la cuillère de sa bouche, elle lui posa son autre main sur l'épaule, comme une mère qui console un enfant.

« Mon préféré : shiitaké et vinaigre de cidre. »